

JOURNAL DE GENÈVE

RÉDACTION - ADMINISTRATION - IMPRIMERIE

5-7, Rue Général-Dufour

Téléphone : 5 03 50 (Imprimerie : 5 03 58)

SERVICE DE PUBLICITÉ : A.-J. CHAUVET

9, Rue Bovy-Lysberg - Téléphone : 4 14 20

TARIF suisse : Annonces 24 ct. Réclames 70 ct. le mm.

NATIONAL, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

FONDÉ EN 1826

15 ct. le numéro

Le « Journal de Genève » ne répond pas des manuscrits qui lui sont adressés
et ne se charge pas de les renvoyer

COMPTES DE CHÈQUES POSTAUX

Administration
I. 682Imprimerie
I. 934Publicité A.-J. Chauvet
I. 4684

ABONNEMENTS	1 an	6 mois	3 mois
Suisse fr.	30.—	17.—	9.—
Autres pays . fr.	45.—	24.—	13.—
France . . . fr. f.	1560.—	790.—	400.—
Italie liras	2200.—	1200.—	700.—

La France en Indochine

En refusant de discuter les interpellations déposées par plusieurs députés sur les affaires d'Indochine, l'Assemblée nationale a fait confiance au gouvernement qui, comme l'a dit son chef, se montrera vigilant et résolu sans réserve. A l'exception des communistes, qui n'ont cessé de soutenir le Vietnam, tous les groupes parlementaires sont décidés à faire respecter les intérêts nationaux et à repousser toute politique de faiblesse. La France n'entend pas revenir sur ses engagements et retirer au Vietnam l'indépendance qu'elle lui a accordée par une déclaration solennelle. Mais elle ne peut admettre que les chefs annamites jouent double jeu. Lorsque les premiers incidents éclatèrent, on put croire qu'ils étaient l'œuvre d'éléments indisciplinés sur lesquels les autorités vietnamiennes n'exerçaient pas d'influence : au Tonkin, en effet, les bandes de rebelles ont toujours pullulé, mais la façon dont les troupes françaises ont été attaquées, les embuscades qui leur ont été tendues, la préparation tactique des combats ont révélé qu'il s'agissait, non de rebelles, mais d'éléments militaires soumis au gouvernement, et par conséquent au président Ho Chi Minh.

Ce dernier n'a pas eu une attitude très nette, et M. Marius Moutet, ministre des colonies, qui l'a connu, alors que révolutionnaire ambulant, il résidait à Paris, s'est peut-être trompé sur son compte. Pendant que, au mois de septembre, il séjournait à Fontainebleau, il offrait des roses à ses invités, mais le parfum qu'elles dégageaient ne devait pas faire oublier les proclamations violemment gallophobes qu'il signa quand prit fin l'occupation japonaise. Le président Ho Chi Minh a reçu à Moscou une éducation politique. Ce qu'il veut, en réalité, ce n'est pas seulement l'autonomie de l'Annam septentrional et du Ton-

qu'elle fût née, qu'elle eût pris figure juridique, la fin de cette Union française qui doit, en assurant l'autonomie de ses membres, garantir l'existence de centaines de milliers de colons. Dans les Colonies, travaillées par des mouvements indigènes, la puissance protectrice perd rapidement son prestige si elle se montre incapable de faire régner l'ordre et la tranquillité. C'est pourquoi les affaires d'Indochine ont une portée qui dépasse le cadre régional. En y envoyant à la fois M. Marius Moutet et le général Leclerc, le gouvernement français a voulu symboliser la politique qu'il compte suivre. M. Moutet est chargé de rappeler aux dirigeants du Vietnam que les dispositions de la France n'ont point changé et que le Vietnam obtiendra son indépendance, c'est-à-dire son administration autonome, dans le cadre de l'Union française. Quant au général Leclerc, qui a le titre d'inspecteur des forces d'outre-mer, sa présence attestera que son pays ne cédera pas devant l'intimidation.

René Payot.

De la page 3 à la page 14 :
NOTRE SUPPLÉMENT SUR LE

Luxembourg

LA VIE QUOTIDIENNE

Au pays des miracles

Saint Nicolas, le Père Noël et notre Chaland national habitent dans le royaume des fées, c'est entendu. Seulement, encore faut-il savoir où il

Terre de Sienne...

(De notre envoyé spécial)*

Pour les hommes qui ont atteint l'âge mûr, l'idée qui se lie aux mots de « campagne d'Italie » évoque les fastes militaires d'une autre « saison » dans la ronde des siècles. Et les jeunes d'aujourd'hui, parmi les Alliés et même dans la génération française qui monte, sont encore si mal informés de ce qui fut pourtant une page d'épopée, qu'ils savent à peine que c'est, entre Salerne et Florence que, parvenues sur le sol européen, les troupes anglo-saxonnes et françaises ont accompli l'effort magistral qui a eu une part décisive dans la victoire finale.

Je ne sais si, selon des vues qui sont communes à lord Alexander, le plus remarquable probablement des généraux de S.M. Britannique, et à ce grand soldat qu'est Juin, la « meilleure tête de l'E.-M. français » selon de Gaulle, il eût été préférable de renoncer aux décisions de la Conférence de Téhéran et, abandonnant le débarquement allié en France, de mettre le cap sur le Brenner et sur Tarvis, à portée d'efforts depuis Sienne et Florence... La fin de la guerre en eût, sans doute, été abrégée, mais les conditions psychologiques et politiques de la rentrée de la France dans les grands concertus européens en aurait, sans doute, pâti ; et les Allemands, battus dans les plaines de Bavière, auraient quitté Paris et Strasbourg après y avoir accompli, peut-être, d'affreux carnages. Telle qu'elle fut, la campagne d'Italie, d'Alexander, de Marc Clark et de Juin, demeurera une page éblouissante.

Dans un terrain hostile, au sein d'une population locale revêche, craintive ou hésitante, les troupes alliées ont dominé leurs adversaires par une supériorité qui fut bien moins matérielle que tactique et où, notamment, le génie subtil de Juin, a joué un rôle déterminant.

Si le prestige français n'est, en ce moment, que fort médiocre en Italie, il y a un terrain sur lequel on se sent sur un sol solide : c'est celui de la réputation militaire. Lorsque, tout récemment, entourant le général Juin, les Monsabert, Larmini-

nous disait un de leurs admirateurs, car il n'est pas permis d'être si grands et si discrets... — ont trouvé, auprès de la population italienne, une audience où il y avait une part sincère d'admiration et de confiance. C'est à Sienne que cette situation a trouvé son point culminant.

Au terme d'une journée qui fut pour eux celle du recueillement et du souvenir, le général Juin et ses « lieutenants » se rendirent à la cathédrale de Sienne où un service commémoratif avait été prévu. Les visiteurs français entrèrent dans l'antique église, emplies d'une foule immense, dans une étonnante pénombre, due, d'ailleurs à une panne accidentelle d'électricité. Ils gagnèrent leurs places, non sans peine, au milieu de l'auditoire prosterné. Un fauteuil d'apparat avait été réservé au général Juin. Le service terminé, S. Ex. l'Archevêque de Sienne monta en chaire et prononça une allocution où il y avait autant de chaleur que de majestueuse éloquence.

Puis, les grandes orgues tonnant, et la lumière étant brusquement revenue, il s'en fut vers le général Juin, lui prit le bras, et « bras dessus bras dessous » gagna le porche avec lui, cependant que, fait sans précédent, dans la noble nef, éclataient des applaudissements, d'abord discrets, puis vibrants. Mais c'est un Siennois que je veux laisser parler ici : « Quand nous avons vu, ainsi, le général Juin et notre archevêque sortir de notre vieille cathédrale dans l'accord des cœurs, nous avons eu le sentiment d'un tournant de notre histoire ! France-Italie : pourquoi ce que nous avons vu, à Sienne, ne serait-il pas, ne serait-il plus possible, à l'échelle des peuples ? Je ne suis, moi, Monsieur, qu'un modeste démocrate italien, qu'un de ces socialistes qui n'ont pas de protecteurs, mais qui ont la sincérité de leurs convictions. J'ai vu la scène de Sienne : est-elle un symbole ? Elle pourrait l'être. Cela ne dépend que des Français et les Italiens ».

Les circonstances ne sont pas adverses. Mais il faudrait savoir les « mobiliser ».

Jules-Albert Jaeger.

est-à-dire son administration autonome, dans le cadre de l'Union française. Quant au général Leclerc, qui a le titre d'inspecteur des forces d'outre-mer, sa présence attestera que son pays ne cédera pas devant l'intimidation.

René Payot.

De la page 3 à la page 14 :
NOTRE SUPPLÉMENT SUR LE

Luxembourg

LA VIE QUOTIDIENNE

Au pays des miracles

Saint Nicolas, le Père Noël et notre Chaland national habitent dans le royaume des fées, c'est entendu. Seulement, encore faut-il savoir où il se cache, ce royaume ! Eh ! bien, une petite Anversoise, la jeune Fay Johnson (huit ans), de Sheffield, n'a pas hésité : elle a envoyé une lettre à Saint Nicolas, en lui demandant une poupée pour elle avec une petite voiture, un avion et une auto pour son frère, une jolie cravate pour son père, et, bravement, elle a donné comme adresse : « Au royaume des fées, Suisse. » Et le nom est soigné.

Ah ! ah ! qu'en dites-vous, Messieurs les attristés, acrimonieux, revêches, lunatiques, bougonneurs, ours, brouillons, hargneux et pointus ? Vous ne pouvez pas maugréer contre les impôts, gémissez des restrictions, vitupérez les autorités, Berne, la république et omne ignotum, constatez ce simple fait : aux yeux purs d'une fillette d'outre-Manche la vérité sort de la bouche des enfants, quitte à ne pas rentrer, la Suisse est le pays des félicités prédites et certaines, l'Eldorado où se réalisent les espoirs, les rêves, les vœux fabuleux. C'est la terre promise, le jardin des délices...

Vous haussez les épaules ? M'est avis que vous riez mieux de vous mettre à genoux et de rendre grâce au Ciel. Pourquoi nier un miracle pour la seule raison qu'on en est l'objet ?

D'ailleurs, voyez : la confiance de cette gentille petite Anglaise n'a pas été trompée. A la poste de Bâle, un facteur, au lieu de ricaner, a remis la lettre à la Croix-Rouge ; et, peu après, un colis arrivait pour Sheffield, contenant la cravate, l'auto, l'avion, la poupée, la poussette et je ne sais quoi encore.

Ce qui prouve que la Suisse est bien le royaume des fées. Avis aux vieux marabouts qui n'ont rien à faire.

P. C.

Châteaux vaudois

Dans la belle collection des « Merveilles de la Suisse »¹ vient de paraître un ouvrage qui fera les délices de tous ceux qui aiment le passé de notre pays et se plaisent à le voir revivre : c'est le livre de notre excellent confrère et savant historien Pierre Grellet vient de consacrer aux Châteaux vaudois. Non pas à tous les châteaux vaudois : Pierre Grellet en a choisi quinze, les plus beaux et les plus évocateurs ; moins pour nous raconter par le menu leur histoire que pour montrer ce qu'ils représentent dans le présent par leur rayonnement humain. « Ce ne sont point des morts qui nous accompagnent dans ces visites, écrit Pierre Grellet, mais des êtres de chair et de sang qui ne diffèrent de nous par le costume, les mœurs, les goûts, auxquels pourtant nous sommes liés par tout ce qu'il y a de commun dans nos conditions humaines. »

Ainsi passent devant nos yeux, dans la puissance ou la grâce de leur construction, riches en souvenirs et fertiles en rêveries. Grandson, Champvent, La Sarraz, Chillon, Blonay, Hauteville, Vufflens, Aubonne, Vincin, Prangins, Crans, Cossey, Coppet, Lausanne, témoignages vivants un temps où nous nous plaisions à alimenter les illusions que nous inspire le nôtre.

Le texte vigoureux et coloré de Pierre Grellet est accompagné de la manière la plus propre à le faire valoir : par 85 remarquables photos inédites de Bénédict Rast, un artiste dont l'éloge n'est pas à faire.

¹ Editions Jean Marguerat, Lausanne.

L'E. français - selon de Gaulle, il eût été préférable de renoncer aux décisions de la Conférence de Téhéran et, abandonnant le débarquement allié en France, de mettre le cap sur le Bremer et sur Tarvis, à portée d'efforts depuis Sienna et Florence... La fin de la guerre en eût, sans doute, été abrégée, mais les conditions psychologiques et politiques de la rentrée de la France dans les grands concertis européens en aurait, sans doute, pâti ; et les Allemands, battus dans les plaines de Bavière, auraient quitté Paris et Strasbourg après y avoir accompli, peut-être, d'affreux carnages. Telle qu'elle fut, la campagne d'Italie, d'Alexander, de Marc Clark et de Juin, demeurera une page éblouissante.

Dans un terrain hostile, au sein d'une population locale revêche, craintive ou hésitante, les troupes alliées ont dominé leurs adversaires par une supériorité qui fut bien moins matérielle que tactique et où, notamment, le génie subtil de Juin, a joué un rôle déterminant.

Si le prestige français n'est, en ce moment, que fort médiocre en Italie, il y a un terrain sur lequel on se sent sur un sol solide : c'est celui de la réputation militaire. Lorsque, tout récemment, entourant le général Juin, les Monsabert, Larmignat, Sevez, sont venus en pèlerinage sur les tombes françaises du corps expéditionnaire en Italie, ces chefs - « d'une simplicité presque blâmable,

S. Ex. l'Archevêque de Sienna monta en chaire et prononça une allocution où il y avait autant de chaleur que de majestueuse éloquence.

Puis, les grandes orgues tonnant, et la lumière éblouissante revenant, il s'en fut vers le général Juin, lui prit le bras, et « bras dessus bras dessous » gagna le porche avec lui, cependant que, fait sans précédent, dans la noble nef, éclataient des applaudissements, d'abord discrets, puis vibrants. Mais c'est un Siennois que je veux laisser parler ici : « Quand nous avons vu, ainsi, le général Juin et notre archevêque sortir de notre vieille cathédrale dans l'accord des cœurs, nous avons eu le sentiment d'un tournant de notre histoire ! France-Italie : pourquoi ce que nous avons vu, à Sienna, ne serait-il pas, ne serait-il plus possible, à l'échelle des peuples ? Je ne suis, moi, Monsieur, qu'un modeste démocrate italien, qu'un de ces socialistes qui n'ont pas de protecteurs, mais qui la sincérité de leurs convictions. J'ai vu la scène de Sienna : est-elle un symbole ? Elle pourrait l'être. Cela ne dépend que des Français et des Italiens ».

Les circonstances ne sont pas adverses. Mais il faudrait savoir les « mobiliser ».

Jules-Albert Jaeger.

* Voir « Journal de Genève » Nos 278, 281, 285, 287, 292, 295 et 299.

Pour aider à résoudre le problème allemand¹ par le Dr Karl Barth

Poursuivant la série des articles consacrés au problème allemand, nous avons le plaisir de donner ici celui qu'a bien voulu nous envoyer l'éminent théologien, professeur Karl Barth.

Personne ne peut affirmer que le problème allemand lui apparaît aujourd'hui dans une clarté parfaite. Lors de mon voyage de quelques semaines en Allemagne, en 1945, je crus y comprendre quelque chose. Mais, après avoir passé quatre mois en Allemagne, en 1946, je mesure la faiblesse de mes connaissances. Aussi ne saurais-je répondre à la question relative à une solution du problème allemand qu'en relevant quelques points d'interrogation qui me paraissent caractéristiques :

1. La « question allemande » doit être posée aujourd'hui, en tout premier lieu, aux quatre grandes Puissances qui ont vaincu l'Allemagne et lui ont imposé une capitulation inconditionnelle. Ce faisant, elles se sont chargées d'une responsabilité qui les engage à résoudre ce problème, cependant que, du fait même de cette capitulation, le peuple allemand a cessé, pour le moment, d'être un sujet responsable. Certes, dans la solution qui sera donnée, bien des choses dépendront de l'attitude du peuple lui-même. C'est ce que j'affirme sans cesse lorsque je parle avec des Allemands. Mais, hors d'Allemagne, il faut dire nettement ceci : les vainqueurs ne peuvent guère attendre que les vaincus fassent ou ne fassent pas telle chose d'eux-mêmes ; les vainqueurs ont pris la responsabilité de faire le premier pas, et il faut bien qu'ils s'en rendent compte.

2. Les Alliés ont assumé cette responsabilité en commun. S'ils entendent résoudre la question allemande, ils ne pourront guère continuer à suivre quatre ou même deux voies divergentes, déterminées par des intérêts opposés, des intentions et des méthodes différentes. Que deviendra l'Allemagne et à quoi peut-on s'attendre de la part de ses habitants s'il leur faut toujours à nouveau se creuser la tête en face de l'opposition entre l'Ouest et l'Est, ou entre les Américains et les Français ? si leurs dominateurs ne parviennent pas à forger une volonté unanime ? Je sais bien que je touche là au grand problème de politique mondiale de nos jours. Mais c'est que, précisément, la solution du problème allemand est liée, dans les conditions présentes, à celle du problème mondial.

3. Les Alliés ne se sont peut-être aperçus qu'au cours des années 1945 et 1946 de la difficulté de la tâche qu'ils ont entreprise. Mais ne continuent-ils pas à la prendre un peu trop à la légère ? Certes, il n'est pas facile d'être simultanément l'ennemi triomphant d'un peuple et son juge impartial, son éducateur et le maître de son travail, de sa culture, de son pain, en un mot de la vie et de la

mort de l'ensemble du peuple. Cette tâche est particulièrement difficile, du fait qu'il ne s'agit pas d'un peuple quelconque, mais du peuple allemand, si étrange, si irritant, si contradictoire, jeté dans un si profond désarroi par le régime hitlérien et la guerre, et qui, dans son singulier isolement, n'est comparable peut-être qu'au peuple juif. Les Alliés connaissent-ils ce peuple ? Toutes les circonstances extérieures accroissent la difficulté de la tâche. Les Allemands ont perdu la plus grande partie de leur terroir et de leur industrie, ainsi que de leur espace habitable ; ils ont acquis, d'autre part, un surcroît de population de plusieurs millions de réfugiés, et les armées d'occupation alliées avec leurs familles... Que veulent faire les Alliés de ce peuple ? et que veulent-ils faire — en commun ?

4. S'étant chargés de cette tâche, les Alliés ne pourront guère l'accomplir à moins de se préoccuper, en tout premier lieu, d'enseigner aux Allemands, dont le pays est sous leur dictature, de claires notions des choses. Il ne peut être question de rendre la vie agréable aux Allemands. Bon gré, malgré, il faut qu'ils apprennent aujourd'hui que « celui qui recourt à l'épée, périt par l'épée », nécessairement et invariablement. On ne peut, non plus, leur épargner certaines duretés, en particulier l'application systématique de la « dénazification ». Mais une chose doit dominer le tout : l'intention, non pas de prêcher, mais de montrer, par des faits évidents, ce qui a manqué pendant le règne de Hitler, et depuis longtemps déjà : un robuste bon sens, la sagesse et la justice politiques, le pouvoir politique exercé par des peuples libres, une édification et un ordre politiques en faveur de l'homme vivant, et non d'un « Etat » anonyme. Il faut supprimer toute possibilité de comparaison entre les discours, les actes et les mœurs des maîtres anciens et ceux des maîtres présents.

5. La transition de la dictature présente des puissances occupantes à l'état de la démocratie alle-



¹ Voir Journal de Genève N° 301.

mande devrait s'accomplir de manière organique. Pourquoi les Alliés, en occupant les leviers gouvernementaux et administratifs allemands, n'ont-ils pas recherché avec soin les personnes dignes de confiance, véritablement propres à travailler à l'édification nouvelle? Pourquoi n'ont-ils pas amené les Allemands à exercer la démocratie tout d'abord par le bas, dans la responsabilité limitée de cercles restreints, pour s'élever graduellement de là vers des unités plus hautes, et bâtir ainsi un réel Etat démocratique? Pourquoi ont-ils à nouveau frayé la voie à la vieille politique allemande des partis? La Démocratie ne peut ainsi apparaître que comme une farce aux yeux des Allemands les plus sérieux. Il fallait leur apprendre à travailler en commun sur le plan politique dans un espace limité, cependant qu'une administration et un gouvernement allemands, institués et contrôlés par les Alliés, étudieraient des problèmes plus larges. Des parlements, des gouvernements et des partis parlementaires, n'ayant pas le droit, sous la dictature alliée, de prendre des décisions qui les engageant, ne pourront évidemment être respectés des Allemands. Je ne sais si l'erreur fondamentale ainsi commise peut encore être rectifiée aujourd'hui, et si quelqu'un parmi les instances compétentes alliées y songe. Mais jamais le peuple allemand ne deviendra un peuple libre, s'il continue à marcher sur la voie suivie jusqu'ici.

6. Il faut que les Allemands réapprennent à connaître l'Europe. Ils ont passé douze ans de leur vie, sous Hitler, enfermés dans un ghetto ou plutôt dans un camp de concentration. Or, les Alliés ne se résolvent toujours pas à ouvrir les frontières de l'Allemagne avec un peu plus de libéralité. Que d'efforts n'ai-je pas dû déployer pour parvenir à me rendre en Allemagne, afin de faire quelques conférences à l'université de Bonn! Que d'efforts pour amener, en sens contraire, quelques étudiants de Bonn à Bâle! Les idées que l'on se fait en Allemagne du reste du monde, de ses pensées, de ses intérêts et de ses intentions, sont souvent fantastiques. Mais comment en serait-il autrement? Et comment dans de telles conditions les Allemands pourraient-ils jamais devenir des Européens? Veut-on les retenir de force enfermés dans l'état de dangereuse autarchie qu'ils ont connue si longtemps? Et ne serait-il pas important, pour nous autres aussi, de mieux connaître ces Allemands que nous n'avons connus si longtemps que sous le sinistre masque de l'hitlérisme?

7. L'espoir de l'Allemagne est aujourd'hui tout entier enfermé dans les jeunes hommes allemands. Ici, ce n'est pas un point d'interrogation que j'inscris, mais un point d'exclamation. Il n'est pas vrai, selon mes données, qu'ils soient corrompus par l'éducation hitlérienne et par la guerre. Ils n'ont pas de belles années de jeunesse. Mais c'est aussi le cas aujourd'hui des jeunes gens de beaucoup d'autres pays. Ils ont grand besoin qu'on les aide, sur tous les plans, qu'on les entende, qu'on leur parle. Il faut le faire avec objectivité et avec bienveillance. Et on le peut. Alors, on les trouve d'un accueil aussi franc et aussi reconnaissant que celui de tous les jeunes gens dans tous les pays. Si l'on veut résoudre le problème allemand, il faut surtout que ceux qui se trouvent aux postes de responsabilité aient présent à l'esprit le fait suivant: Il existe de jeunes Allemands, qui ont encore toute une vie devant eux.

Karl Barth.

Pour lutter contre la crise des logements

Annemasse, 24. — (S.P.) Dans le terrain qui borde l'avenue Pasteur à Annemasse, à l'angle de l'avenue Jules-Ferry, on procède actuellement à de sommaires terrassements et à la pose de piliers sur lesquels seront posées des maisons préfabriquées. Celles-ci abriteront le bureau suisse des passeports d'Annemasse, vraiment trop à l'étroit dans ses locaux de l'avenue de la République.



On se bat toujours dans les rues de Hanoï

Hanoï, 25. — (A.F.P.) Le nettoyage des quartiers de Hanoï se poursuit. La poussée des troupes françaises en direction du sud de la ville rencontre une résistance acharnée de la part des Vietnamiens et d'assez nombreux Japonais qui se font tuer sur place.

La nuit dernière a été calme. On signale, selon les termes du communiqué officiel, que l'intervention de l'aviation française sur les batteries de l'artillerie vietnamienne aurait été couronnée de succès. Effectivement, on n'a signalé lundi aucune action de l'artillerie vietnamienne.

Dans l'Indochine du Nord, la garnison française de Basinh a étendu la zone qu'elle contrôle et repoussé plusieurs attaques.

A Nandinh, la mairie, la sûreté, les P. T. T. ont été occupés par les troupes françaises.

D'Annam, on signale que Hué reste soumis au tir de harcèlement des Vietnamiens.

L'état-major de Hanoï dément formellement la nouvelle de source vietnamienne de la prise de l'aérodrome de Toutane, par les troupes du Vietnam.

On est toujours sans nouvelles, depuis le 21 décembre, de Vinh, où une petite troupe de Français a été contrainte d'accepter les conditions des Vietnamiens.

Hanoï, 26. — (A.F.P.) D'après un communiqué officiel, la situation semble évoluer en faveur des troupes françaises dans les principaux centres du nord, où les combats se poursuivent.

A Haiphong, les faubourgs ont été soumis à de violents tirs de mortiers, mais la situation est sans changement; de même qu'à Hongay. A Hué, les troupes vietnamiennes ont été chassées de la ville européenne, tandis qu'à Tourane rien n'est à signaler.

— Les trésors d'art du Musée hongrois des beaux-arts, représentant une valeur de 80 millions de dollars, ont été renvoyés de la zone d'occupation américaine à Budapest. (A.T.S.)

MARIAGES

Monsieur René DUVAL

a l'honneur de faire part de son mariage avec

Mademoiselle Kathi E. FULD

La bénédiction nuptiale sera donnée
en l'église de Naarden, le 28 Décembre 1946

Meentweg, 6
Naarden (Pays-Bas)

4, rue Muller-Brun
Genève

NAISSANCES

M. et Mme Albert FIRMENICH-BADER ont la
joie d'annoncer la naissance de leur fille

Catherine-Laurence

Clinique Bois-Genêt

3, rue Gauffer

Genève, le 23 décembre 1946

Pas de visites

Monsieur et Madame

Etienne de PEYER ont la joie de faire part de la
naissance de leur fille

Béatrice Hélène Noëlle

25 décembre 1946

Clinique Les Grangettes

Versois

Monsieur et Madame

Maurice CASTHELAZ ont le plaisir de faire part
de la naissance de leur fils

Marc Nicolas

22 décembre 1946

Maternité

Vandœuvre

LES MESSAGES DE NOËL

PIE XII S'ADRESSE AUX CATHOLIQUES

Cité-du-Vatican, 25. — (A.F.P.) Dans son message radiophonique qu'il a lancé à l'occasion de Noël, le pape Pie XII constate entre les fruits de la victoire sont la cause d'une amertume.

Les divisions subsistent et se sont aggravées au lieu de s'acheminer vers une pacification de vastes territoires du globe terrestre, dans les régions, surtout d'Europe, les peuples se trouvent dans un état d'agitation constant d'où pourraient naître de nouveaux conflits.

La guerre déclenchée par une agression qui a ensanglanté le monde ne peut pas s'arrêter. Une paix dépourvue de garanties destinées à empêcher le retour de semblables violences. Une paix durable, doit renier la possibilité de nouvelles guerres.

Le pape proclame ensuite la nécessité de « grand retour » aux principes du christianisme et renouvelle l'appel qu'il a lancé le 5 avril dernier en faveur des peuples qui ont souffert dans une grave situation sanitaire. Il rend hommage à ceux qui, en aide aux populations éprouvées, ont fait des sacrifices et des efforts.

Le pain manque, ajoute-t-il, aux populations qui souffrent de la famine et de la misère. Les peuples sont exposés au désespoir, aux rancunes, aux profondes bouleversements sociaux, aussi le pape exhorte-il ceux qui peuvent tendre une main fraternelle à le faire avec un zèle qui ne se refuse pas.

En terminant Pie XII a déclaré : Rien ne sert mieux à créer les prémices spirituelles de la paix que les secours matériels. L'Etat à l'Etat, de peuple à peuple, de toute frontière nationale, afin que les rivalités et de vengeance apaisées de tous côtés, la domination fraternelle, l'isolement des banni, les peuples apprennent dans leur connaissance, à se tolérer, à s'aider mutuellement, à se servir d'une civilisation nourrie de l'évangélisme, la cité chrétienne se dresse l'édifice suprême est l'amour.

Le pape a alors donné la bénédiction apostolique.

Des messages ont été adressés à leurs respectifs par le roi d'Angleterre, le président des Etats-Unis, le président Bénéš, chef de l'Etat tchécoslovaque.

De son côté, le général MacNarney, commandant en chef des forces américaines en Europe, s'est adressé à la population allemande. Londres, M. Hynd, ministre britannique des affaires allemandes, a lancé un message aux Allemands (radiodiffusé à Hambourg).

DANS LA PRESSE

M. Hugues Faesi vient de quitter la direction de l'information du Comité international de la Croix-Rouge pour devenir correspondant à Tübingen, Anzeiger de Zurich.

M. Frédéric Siordet, conseiller au Comité international de la Croix-Rouge, sera appelé à la direction du mois de janvier, à succéder à M. Hugues Faesi, tandis que M. Elie Morin continuera à assurer les relations immédiates avec la presse.

EN AVIGNON

M. Charles Fournet parle de la crise des Noailles

On nous mande d'Avignon : Sous le patronage du préfet du Vaucluse, M. Pons, maire d'Avignon, et de celui de la Société Helvétique et du Syndicat d'initiative d'Avignon, a eu lieu l'autre jour, à l'hôtel du Rhône, le signe de l'amitié franco-suisse, une conférence à l'initiative de la poétesse Alice C. de M. Cluchier, secrétaire général, du Comité Charles Fournet, sur « Anna de Noailles ».

Cette conférence a été applaudie par la société cultivée de la ville d'Avignon et de la Suisse.

— Le pape a reçu, la veille de Noël, l'ambassadeur de la commission de contrôle alliée pour l'Europe (Reuter.)

PENDANT LES FÊTES LE RESTAURANT STETT

étant ouvert les mercredis

fermera les vendredis

27 décembre et 3 janvier